

# Je ne pense à (presque) rien, et que c'est bon!

Jacques Poirier

Numéro 101, mars 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poirier, J. (1999). Je ne pense à (presque) rien, et que c'est bon! *Liaison*, (101), 42-42.

# Je ne pense à (presque) rien, et que c'est bon!

Jacques Poirier

Après plusieurs tentatives de rédaction et de longs moments de réflexion, je dois en arriver à une conclusion cruelle mais inévitable: il n'y a pas (ou plus), chez moi, le moindre 28,375 grammes de délinquance (j'allais écrire «la moindre once», mais ce n'aurait pas été politiquement correct)!

Ça m'a d'abord inquiété. J'ai pensé à un rétrécissement des vaisseaux sanguins qui irriguent mon cerveau. Ce n'est pas possible, me suis-je dit! Moi, qui, il y a cinq ans, voulait pendre haut et court mon vidangeur parce qu'il avait trouvé le moyen de perdre la corde qui rattachait ma poubelle à son couvercle! Et me voilà prêt, comme Fernando Pessoa, à accepter l'injustice comme l'on accepte qu'une pierre ne soit pas ronde? Pas possible!

J'ai repris mes sens. J'ai respiré par le nez. Une fois, deux fois, trois fois... Puis, j'ai réalisé qu'il n'y avait chez moi plus rien de rebelle ou de délinquant. La preuve? La dernière fois que ma fibre franco-ontarienne s'est hérissée, c'est lors de la déclaration d'unilinguisme du conseil municipal de Sault-Sainte-Marie. Avouez que ça fait des lunes et des lunes!

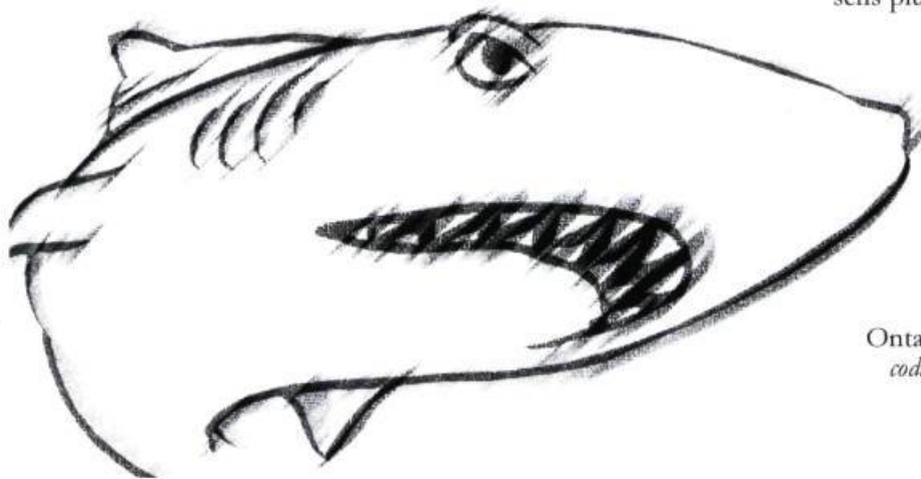
Et Monfort, me dites-vous? Ça ne me fait pas un pli sur la différence. J'ai peine à y croire, mais c'est comme ça. Je ne me sens plus l'obligation d'aller voir les spectacles de Paul Demers et de Robert Paquette ou d'acheter le ou les disques de Brasse-Camarade. J'ai même presque pitié de Sheila Copps

qui doit se taper la presque totalité des congrès et des galas des communautés francophones et acadiennes du pays tout en faisant semblant que ça lui fait quelque chose de nous voir crever lentement mais sûrement. Et il y a pire encore! N'en déplaise à Roger Bernard, je pratique l'exogamie... avec le plus grand plaisir.

Pour tout vous dire, je suis fatigué de jouer les martyrs subventionnés. Je sais que je ne serai jamais rien d'autre que minoritaire et ce, *from coast to coast*. Mais ça ne me dérange pas. Je ne me sens pas l'âme d'un Capitaine Franco. À force de regarder autour de moi et d'observer ce qui se fait ailleurs dans le monde, je me suis rendu compte que cette notion est relative. Ce qui importe, c'est ce que l'on est. Je sais aussi que je ne peux compter sur personne d'autre que moi; à moins que ce ne soit pour servir de *dead duck*, de *cadavre encore chaud* ou de *pouf les Francophones!* à ceux-là mêmes qui affirment vouloir me sauver. Dans ce cas, j'aime autant Mike Harris et les réformistes. Avec eux, je sais à quoi m'en tenir.

J'accepte donc mon statut de minoritaire — et par le fait même, de marginal — parce que ce *no man's land* culturel est l'essence même de ce que je suis. Je l'accepte d'autant plus depuis que j'ai réalisé que tous ceux qui créent et qui font avancer les choses, le font de la marge plutôt que du centre.

Et savez-vous ce qu'il y a de plus merveilleux dans tout ça? C'est que je ne me suis jamais senti autant Franco-Ontarien que depuis que je ne me sens plus obligé de l'être.



Poète, Jacques Poirier a fait paraître trois titres dont *Histoire du déluge* et de l'amour ordinaire (*Le Nordir*, 1992). On lui attribue aussi, à tort, prétend-il, la paternité de *Béatrice Braise*, Les Franco-Ontariens et les cure-dents. Il est codirecteur des *Éditions du Nordir*. Il vit à Hearst.